

Le Géant et l'homme du feu

Il est monté dans le dernier bus du soir. À part lui, trois personnes hétéroclites sont éparpillées dans les sièges en tissu feutré dont certains sont poisseux d'un mélange de graisse, de boissons sucrées ou alcoolisées, peut-être des trois à la fois régurgités.

Pietro s'assied vers le fond, quelques banquettes en avant de là où somnole un vieil homme au dos courbé et au regard vide, qui a le tic de se lisser sans arrêt la moustache. Tout à l'avant, derrière le chauffeur, une jeune fille feuillette un livre duquel les cheveux rouquins de sa propriétaire cachent la couverture. Enfin, vers le milieu, un employé du centre commercial de la ville a fini sa semaine et fixe le plafond de l'air béat que lui procure le pétard qui empeste encore autour de lui, il rêve de s'envoler, peut-être qu'il s'envole pour de bon, à travers le prisme de ses yeux vitreux.

Quand le bus démarre, Pietro est tiré de sa contemplation – celle-ci lucide – de la pinède du parc qui hachure le ciel étoilé. À mesure que la vitesse augmente, la lueur des lampadaires et des habitations défile comme une pluie horizontale et bientôt on ne voit plus les pins. Il essaie de dormir.

Au premier arrêt, un groupe de fêtards monte et le réveille, tapageur et envahissant : chacun essaie de parler plus fort que son voisin pour donner un argument encore moins cohérent que le précédent, tous rigolent grassement, la jeune rouquine se retourne et les foudroie du regard puis se tourne encore plus et semble supplier Pietro d'intervenir. En même temps, le vieil homme courbé se lève étonnamment vite et se tient étonnamment droit. Sa moustache semble avoir disparu, le visage est osseux et dur. Il lève devant lui une main qui dit « stop, » la rebaisse lentement, retourne s'asseoir. Il reprend ensuite sa courbure initiale, la moustache est réapparue, il tourne lentement la tête, comme un automate. L'employé du supermarché le fixe en souriant, la mâchoire entr'ouverte, les yeux plissés. Puis il se tourne vers Pietro et lui dit : « Il est géant, » avant d'éclater de rire comme un enfant qui vient de dire un vilain mot.

Pietro remarque peu après que les fêtards se sont calmés. Deux d'entre eux continuent de discuter mais de manière plus ordinaire, et les autres finissent en silence leur bière ou font défiler l'écran de leur portable. Ces mêmes jeunes gens qui se sont bousculés comme un troupeau de buffles au moment de monter descendent l'un après l'autre, un garçon ose même une politesse à une jeune fille qui le tire dehors par la main et l'embrasse une fois dehors. Les portes du bus se referment et Pietro a juste le temps d'apercevoir, avant qu'il ne redémarre, que le dernier à être descendu sursaute comme après un cauchemar, puis disparaît pour toujours de la vie de Pietro.

Le trajet continue dans un sous-bois qui fait la frontière entre la ville et la campagne, voile la lumière des étoiles et assombrit la nuit. Pietro choisit de regarder ailleurs et croise rapidement le regard de la jeune rouquine qui, repérée, replonge le moins discrètement du monde dans son livre

qu'elle ouvre à l'envers. Le plafonnier éclaire comme en plein jour l'habitacle mais blanchit tout, donne une pâleur morbide aux choses qui reçoivent sa lumière, et Pietro peut donc se plonger dans son livre de poésie qui le fait voyager pendant son voyage, d'une manière différente des rêveries du vieil homme ou du trip de l'employé, mais comme elle, à l'avant.

À l'arrêt suivant, qui n'en est pas un, le chauffeur pile pour laisser passer un camion de pompiers tous feux hurlants dans la nuit où l'on n'entendait alors que le rugissement lointain du moteur diesel et les sifflements des freins du bus. Pietro regarde devant, tente de voir ce qui peut se passer, qui affole tant les pompiers. Il voit une lueur orange soudaine, qui s'estompe, puis il entend un grondement sourd. Une explosion.

–Ah, gémit le vieil homme, je les avais prévenus.

–Eh, fait l'employé du centre commercial, ça a fait boum.

Et ce dernier d'éclater de rire, un rire aigu et rauque qui mettra hors service ses cordes vocales pour toute la journée du lendemain.

–Je les avais prévenus, répète le vieil homme.

Attendez, songe Pietro, il n'avait pas une moustache quand je suis monté ? Puis il voit que la moustache a de nouveau disparu. Il ose une conversation avec ce drôle de vieillard :

–Vous connaissez des gens qui sont là-dedans ?

–Ça arrive, répond l'autre.

Puis il se rassied comme avant. Pietro revoit la moustache. Il se frotte les yeux. C'est sans doute la fatigue. Il va s'asseoir plus en avant pour voir ce qui se passe, plus près de la rouquine qui, il le voit cette fois, lit aussi un livre de poésie, le même que lui. Il sourit discrètement, puis il se tourne vers le chauffeur.

–Je vais voir si je peux prendre du monde, dit ce dernier. Il y a toujours des badauds qui embêtent les pompiers dans ce genre d'histoire.

Ils arrivent devant l'immeuble, ancien restaurant rénové, qui brûle comme un feu de paille, un feu de paille un feu de paille qui dure. L'enseigne du restaurant, laissé là en souvenir, indique le restaurant et dit : « Pizza au feu de bois. » L'ironie amuse Pietro qui sursaute aussitôt : une nouvelle explosion, et les pompiers qui se remettent aussi rapidement que possible au travail après un bref éclat de panique.

Le chauffeur pose le doigt sur le bouton d'ouverture des portes et se tourne vers les deux passagers derrière lui :

–J'ouvre, vous courez cherchez ceux qui peuvent monter, et je les dépose au premier endroit où ils pourront crécher.

La rouquine est anxieuse, Pietro le voit, mais elle lui fait signe qu'elle est prête. Pietro lève le pouce et ils se placent aussitôt devant la porte qui s'ouvre. D'abord, une vague de chaleur remplit l'habitacle du bus puis, une fois qu'ils s'y sont accoutumés, Pietro et la jeune fille sortent et observent autour d'eux.

Des pompiers qui courent. Des femmes et des hommes paniqués. Une mère porte son bébé, un jeune homme son chat, une vieille femme la cage de son perroquet qui hurle des obscénités : « un noir ! connard ! salopard ! » Pietro reconnaît cette veuve raciste qui passait ses journées à écrire des lettres ouvertes contre tout, tout le monde, n'importe qui et n'importe quoi, des lettres ouvertes plus salées les unes que les autres. Il reconnaît le jeune vidéaste dont le chat, ici paniqué, serré contre son maître, animait chaque vidéo d'un commentaire drôle que lui faisait dire



le jeune homme ou simplement égayait par sa présence. Il reconnaît aussi cette mère et ce bébé qui réveillait tout le train du matin, quand elle l'amenait chez sa maman de jour en ville. Pietro reconnaît et prend soudain conscience de toutes ces vies, que toutes ces choses qu'on a construites, qui s'entrecroisent, peuvent périr aussi rapidement qu'on peut les aimer ou les détester, qu'il suffit d'une étincelle pour que tout soit anéanti. Pietro voit devant lui la fin de son quotidien.

Il les envoie tous vers le bus en prenant soin de prévenir les pompiers que le chauffeur les prend sous son aile. Ils protestent mais n'ont pas que ça à faire et, du coup, laissent couler. La rouquine repère aussi un couple de badauds, de l'autre côté de la route, qui sont plantés là. Pietro, en tournant la tête, voit le vieil homme de nouveau sans moustache esquisser de grands gestes de défense qu'il attribue à la sénilité manifeste de celui qu'il décide de surnommer le géant : l'homme touche presque le plafond du bus quand il se tient debout et droit.

Ils atteignent le couple quand une énième explosion retentit. Quand ils se retournent, ils voient que l'immeuble s'est effondré sur lui-même, qu'il n'est plus qu'un tas de flammes et de débris ardents, une fournaise à l'air libre. Pietro croit distinguer une silhouette sombre qui s'extrait des flammes, qui s'estompe aussitôt. Puis il se retourne vers les badauds : un homme à la barbe en collier, une cigarette au bec et une toque de fourrure noire assortie à sa chemise ; une femme, bien habillée, aussi en noir, légèrement plus âgée que le sosie de Lincoln.

–Vous feriez mieux de monter ! dit la jeune fille.

–Ça devient trop dangereux ! ajoute Pietro qui regarde en direction de la colonne de braises soufflée par le vent vers un petit sous-bois que les pompiers arrosent en même temps que les ruines de l'immeuble.

L'homme à la cigarette regarde Pietro, joue avec sa blonde en bougeant les lèvres et la prend entre ses deux doigts en la tendant vers Pietro :

–Vous avez du feu ?

Pietro regarde la jeune fille, la vieille dame en noir, puis de nouveau Lincoln.

–Vous avez du feu ?

–Non mais peut-être qu'un passager du bus en aura. Allez, venez !

L'étrange couple suit alors Pietro et la rouquine et montent dans le bus, à côté du géant. Il regarde Pietro, le juge en silence, et regarde dans le bus. La tension est palpable et il se passe peu de temps avant qu'une adolescente ne fasse une crise de panique et ne parvienne plus à respirer. Tout le monde éclate et hurle à travers le bus, de peur, de peine, de haine, hurlent tout ce qu'ils n'ont jamais hurlé. L'homme à la barbe en collier a un sourire en coin et continue de jouer avec sa cigarette. La vieille dame en noir reste impassible. Le géant se relève et fait le même geste qu'avec les fêtards. Comme Pietro l'avait présumé, tous se calment et se taisent. On entend juste le bébé gazouiller, qui ne comprend pas encore ce qui lui arrive, le chat ronronner, rassuré dans le sac improvisé par son maître qui lui tient chaud.

L'employé du centre commercial fixe l'homme et sa cigarette qui lui demande :

–Vous avez du feu ?

–Elle est bonne celle-là, rigole l'employé, toujours pas redescendu de son haricot magique.

Le bus s'arrête devant l'hôpital que le chauffeur a prévenu juste avant. Un médecin et quelques infirmières sont là pour accueillir tous les sinistrés. Ne restent dans le bus que Pietro, le géant, l'employé et le couple. La jeune fille est descendue aussi. Elle a fait une bise à Pietro et lui a



dit qu'elle s'appelait Cynthia. Pietro note ce prénom dans un coin de sa mémoire et tente de se détendre un peu, une fois l'adrénaline retombée.

–Je vous avais prévenus ! hurle le géant.

–Prévenus de quoi ? se retourne subitement Pietro.

Le géant, sa moustache revenue, se rassied, ne répond pas à Pietro qui se tourne vers le couple. La dame le fixe et esquisse un léger sourire maniéré. Pietro essaie de dormir.

Il se réveille au terminus. Merde, pense-t-il. Il va devoir repartir en arrière à pied. Au moins, là où il y avait le feu, il faisait chaud, se surprend-il à penser. Il descend en même temps que tout le monde, s'élance d'un pas rapide pour quitter ce groupe d'aliénés. Il remercie tout de même le chauffeur qui le salue d'un geste du menton avant d'amener son bus au dépôt. Pietro rentre chez lui et remarque que, dans la maison d'en face rentre l'employé défoncé. Lui-même va se coucher. Il rêve d'un homme en noir, à la barbe en collier. L'homme entier est noir comme si on l'avait recouvert d'une peinture de couleur métallique. Il fixe Pietro qui se lève lentement de son lit mais n'arrive pas à s'avancer. Vous avez du feu ? demande l'homme en noir. Pietro se voit tendre une allumette à l'homme qui le remercie. Sa femme entre dans la pièce, toujours souriante, toujours glaçante. Tout va pour le mieux, dit-elle. Puis l'homme du feu jette sa cigarette par terre qui allume aussitôt la maison de Pietro. Il sombre et se réveille à nouveau dans sa chambre intacte. Là : le géant. Je vous avais prévenu, dit-il. Pietro se lève et veut se jeter sur le géant qui disparaît. Sa chute le fait se réveiller. Il voit par sa fenêtre une colonne de fumée et, bientôt, les flammes gagnent sa chambre et Pietro est prisonnier. Il pense à Cynthia.

Il ne se réveille pas.

